



THE SECRET  
LOVE LIFE  
OF OPHELIA



STEVEN BERKOFF  
OLIVIER DHÉNIN

WORK IN PROGRESS  
WINTERREISE COMPAGNIE THÉÂTRE  
dossier de diffusion



WINTERREISE COMPAGNIE  
THÉÂTRE  
Direction : Olivier Dhénin  
105 rue Louis Thiers - 17300  
Rochefort  
contact@winterreise.fr  
www.winterreise.fr

## THE SECRET LOVE LIFE OF OPHELIA

Drame épistolaire  
STEVEN BERKOFF

Traduction & mise en scène  
OLIVIER DHÉNIN

Création

2019/2020

## L'AMOUR SECRET D'OPHÉLIE de Steven Berkoff est une pièce qui se tient en coulisse de l'action dramatique de LA TRAGIQUE HISTOIRE D'HAMLET.

Correspondance  
amoureuse entre le  
prince du Danemark et  
la jeune Ophélie, le  
drame suit l'intrigue  
de Shakespeare en  
nous en changeant  
l'angle de perception.  
Cette fugitive passion,  
Berkoff la décrit par  
les pensées et les mots  
des deux amants : leurs  
lettres — ces mêmes  
lettres qu'Hamlet rend  
à Ophélie lorsqu'il la  
renie dans la tragédie  
shakespearienne. Mais  
tout ceci n'est que  
subterfuge pour  
tromper Gertrude et  
Polonius, afin de  
confondre le vil  
Claudius. Le secret  
doit préserver les  
amours sincères.

Ainsi la parole  
d'Ophélie prend toute  
sa force à travers ces  
lettres, donnant à  
entendre la flamme  
dévoreuse et la folie  
naissante à la manière  
des plus beaux sonnets  
de Shakespeare.

D'après HAMLET  
de WILLIAM SHAKESPEARE

**DISTRIBUTION**  
ZOE SCHELLENBERG  
(distribution en cours)

**PRODUCTION**  
Winterreise Compagnie Théâtre

Winterreise est subventionnée  
par la Ville de Rochefort et  
accompagnée par le Ministère  
de la Culture et de la  
Communication/DRAC Nouvelle-  
Aquitaine et la Communauté  
d'Agglomération Rochefort  
Océan

**ADMINISTRATION**  
105 rue Louis Thiers  
17300 Rochefort  
France  
Tel. +33(0)5 1725 1745

+ Développement & presse  
GEOFFREY BRANGER  
geoffreybranger@winterreise.fr  
Tel. +33(0)7 7234 9541

+ Attachée d'administration  
CLAIRE MARBACH  
clairemarbach@winterreise.fr  
Tel. +33(0)6 2563 7448

+ Délégué de production  
LUCAS PASCAUD  
production@winterreise.fr  
Tel. +33(0)7 8611 3098

+ Coordination artistique  
GABRIELLE TALLON  
gabrielleallon@winterreise.fr  
Tel. +33(0)6 8488 8040

+ Régisseur  
THIBAUT LUNET  
thibautlunet@winterreise.fr  
Tel. +33(0)6 1477 0392

+  
www.winterreise.fr  
contact@winterreise.fr  
@Winterreise\_Cie



Il y a en travers du ruisseau un saule qui montre ses feuilles grises dans le miroir du courant.

C'est là qu'elle est venue, portant de fantasques guirlandes de renoncules, d'orties blanches, de marguerites et de ces longues fleurs pourpres auxquelles nos bergers libertins donnent un vilain nom, mais que nos froides vierges appellent doigts de morts.

Là, tandis qu'elle grimpait pour suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés, une branche envieuse s'est cassée, et tous ses trophées champêtres sont, comme elle, tombés dans le ruisseau en pleurs. Ses vêtements d'abord s'étalèrent et telle une sirène, un moment l'ont portée, cependant qu'elle chantait des bribes de vieilles chansons, comme insensible à sa propre détresse, ou pareille à l'ondine qui retrouverait l'océan.

Mais cela ne pouvait durer longtemps : ses habits, alourdis par ce qu'ils avaient bu, entraînèrent la pauvre malheureuse de son chant mélodieux aux fanges de la mort.



**THE SECRET LOVE LIFE OF OPHELIA** se présente sous la forme d'un échange de lettres entre Hamlet et Ophélie, des lettres d'amour, de séduction, de pouvoir et peu à peu de "lettres miroir" d'une folie invasive. À travers sa subtile recreation du style de Shakespeare, Steven Berkoff décortique les rapports d'Hamlet et d'Ophélie et met en évidence, avec une étonnante finesse, les mécanismes psychologiques des personnages. Le jeu "du chat et de la souris" entre les deux personnages, suggéré dans la pièce de Shakespeare, prend ici une tournure extrême, avec les avances amoureuses de Hamlet, et aussitôt son incapacité de passer à l'action. Berkoff prête à Ophélie un érotisme dévorant : on la découvre entreprenante et passionnée, capable de déjouer les complots des rois pour protéger son amour ; mais également victime de sa frustration à l'égard d'un désir toujours alimenté et jamais assouvi. Tous ces éléments révèlent un lien de manipulation amoureuse, un territoire construit dans la perversité de celui qui s'offre pour mieux se dérober. Hamlet s'amuse à jouer à l'amoureux pudique et courtois, alors que sa tête et son corps tout entier sont obnubilés par une obsession : la vengeance du père. Tous les gestes de Hamlet s'inscrivent dans un mouvement fatal par lequel le rituel du mariage se mélange intimement à celui de la mort. Ophélie devient l'expression d'une promesse qui rompt avec le passé et qui détruit l'avenir : avec sa disparition (suicide ou accident) elle rend concrète la pulsion mortelle de Hamlet. Par la mise en abîme des personnages de Shakespeare, Berkoff révèle la mécanique implacable d'une destruction sourde. Ainsi, les amoureux nous apparaissent comme prisonniers d'eux-mêmes, dans l'attente inutile d'une délivrance qui ne pourra pas avoir lieu : aucun ne saura trouver le geste qui sauvera l'autre, qui renouera avec la vie.



## MIROIR DU DISCOUR AMOUREUX

« La vie amoureuse et secrète d'Ophélie » de Steven Berkoff - déjà de par sa forme inhabituelle au théâtre - est un texte porteur de possibilités de recherche. Il se compose d'une suite de lettres écrites dans un style élisabéthain, correspondance entre Ophélie et Hamlet qui vivent dans le même château, se voient peu et s'écrivent sans cesse des lettres d'amour d'une forte charge érotique qui souligne la sensation d'enfermement. Hamlet et Ophélie sont prisonniers d'un charme vénéneux : ils tissent une correspondance qui les tient indéfiniment à distance, pris dans une virtualité exacerbée qui leur interdit de passer à l'acte. Ainsi, le langage fait exister le lien mais anéantit l'action, car il s'y substitue.

Comme postulat de mise en scène, on part du concept même de la pièce : la mise en abyme des personnages. On trouve donc deux figures anonymes de prime abord : un homme et une femme qui jouent à l'amour. Ce sont les deux acteurs qui se trouvent sur le plateau. Ils seront nos amants. Le jeu amoureux les mènera sur le versant de leur amour, de l'autre côté du miroir, au-delà de leur réalité à eux, anonymes du 21<sup>ème</sup> siècle.

Ce couple joue à s'aimer, joue à être autre que ce qu'il est, se plaît à devenir Hamlet et Ophélie. Laissant les lettres guider leurs pulsions et leurs désirs, ils basculent peu à peu dans l'âme des personnages élisabéthains. Tel un jeu de rôles, ils ne peuvent plus distinguer le réel de cet amour passé et inaccessible. De l'amour courtois, ils passent à l'amour libertin, empli de désir et de fantasme. Ainsi pense-t-on à TRISTAN ET ISOLDE, puis aux LIAISONS DANGEREUSES - puisque, suivant l'intrigue shakespearienne, on voit Hamlet fomenter sa vengeance.

Il est bon de rappeler que tout est fantasme ici : les personnages de Berkoff sont des résurgences de ceux de Shakespeare. Avec nos acteurs, trois voix, trois visions se mêlent donc, pour évoquer la passion dévorante d'Hamlet et d'Ophélie. Qui sont-ils réellement, ces figures shakespeariennes qui fouillent les démons du passé ? Qui sont-ils, ces amants d'aujourd'hui, las de leur réalité ?

Lorsqu'on arrive à la fin de la pièce, lorsqu'on atteint le point de rupture de la tragédie - de la vie - on a basculé dans Shakespeare, dans HAMLET, par le monologue de Gertrude, narrant la mort d'Ophélie. Où sont l'homme et la femme qui jouaient ces deux amants ? Que sont-ils devenus ? Qu'ont-ils trouvé derrière ce miroir textuel ? À quel moment s'arrête le jeu amoureux ? À quel moment l'action a-t-elle terrassé le langage ?

Olivier Dhénin, New York City, avril 2009



## STEVEN BERKOFF

/drame épistolaire

Steven Berkoff est né dans le quartier de Stepney à Londres. Il a étudié l'art dramatique à Londres et Paris. Par la suite, il a fait partie de plusieurs compagnies avant de fonder en 1968 le LONDON GROUP, dont le premier spectacle fut une adaptation du roman de Kafka, LA COLONIE PÉNITENTIAIRE. Depuis, parmi les nombreuses adaptations que Steven Berkoff a créées, mises en scène et tournées, on compte : LE PROCÈS et LA MÉTAMORPHOSE (publiées avec LA COLONIE PÉNITENTIAIRE aux éditions Amber Lane Press) ; AGAMEMNON d'après Eschyle ; LA CHUTE DE LA MAISON USHER d'après Edgar Allan Poe. Il a par ailleurs mis en scène : HAMLET, MACBETH, CORIOLAN, SALOMÉ. Sa première pièce fut créée par le London Theatre Group au festival d'Edimbourg en 1975.

Au théâtre, il est également l'auteur de DECADENCE, GREEK, KVETCH, SINK THE BELGRANO, MASSAGE (publiées aux éditions Faber and Faber). Ainsi que de GROSS INTRUSION, recueil de nouvelles (publiées aux éditions Century Hutchinson). WEST, HARRY'S CHRISTMAS et LA MÉTAMORPHOSE ont été adaptées pour la télévision. WEST a été diffusée par Channel 4 en 1984 et LA MÉTAMORPHOSE enregistrée en 1987 par la BBC. L'œuvre de Steven Berkoff a été représentée dans plus de dix-huit pays dont l'Australie, l'Allemagne, l'Irlande, Israël et les Etats-Unis.

## WILLIAM SHAKESPEARE

/œuvre originale

Considéré comme le plus grand dramaturge de la culture anglo-saxonne, William Shakespeare est issu de la bourgeoisie de Stratford-upon-Avon, une situation confortable qui lui permet d'étudier pendant quelques années avant un mariage précipité. On le suppose établi à Londres en 1588 - cette période de sa vie demeure mystérieuse pour les historiens qui retrouvent sa trace en 1592, citée dans des chroniques théâtrales. Son premier mécène est le comte de Southampton à qui il dédie ses SONNETS en 1609. Contemporain et collaborateur occasionnel de Christopher Marlowe et de Ben Jonson, l'écrivain joue ses propres pièces à la cour d'Elizabeth 1<sup>ère</sup> et de Jacques 1<sup>er</sup>. Il acquiert un peu plus d'indépendance en devenant actionnaire du Théâtre du Globe et du Blackfriars en 1608. Quatre ans plus tard, le poète met fin à sa carrière et rentre à Stratford. Auteur d'une œuvre unique et intemporelle, il s'attache à décrire les jeux du pouvoir et les passions humaines, mêlant joie et douleur avec 'une poésie illimitée', selon les termes de Victor Hugo. Surtout connu pour ses tragédies : ROMÉO ET JULIETTE (1595), HAMLET (1603), LE ROI LEAR (1604) OU MACBETH (1606), Shakespeare déploie ses talents dans de nombreux registres comme la comédie (BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN, LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ...) et le drame historique (RICHARD II, HENRI V...) La virtuosité stylistique et la richesse de ses intrigues font de l'œuvre de William Shakespeare un monument de la littérature qui ne cesse d'inspirer les écrivains et les artistes d'hier et d'aujourd'hui.



## OLIVIER DHÉNIN

/traduction & mise en scène

Titulaire d'un diplôme d'études approfondies en lettres de l'université Paris VII, Olivier Dhénin est auteur de théâtre et poésie. Il étudie parallèlement la musique au Conservatoire national de région d'Amiens dont il est diplômé en 2004. De 2006 à 2008 il officie à la coordination artistique du Théâtre du Châtelet où il assiste entre autres le compositeur Howard Shore pour la création mondiale de son opéra THE FLY mis en scène par David Cronenberg. De 2013 à 2015 il est le collaborateur artistique d'Eric Vigner, directeur du Centre dramatique national de Bretagne. En 2015/2016, Olivier Dhénin est résident à la Villa Médicis - Académie de France à Rome. En 2017/2018 il est le premier dramaturge lauréat de la Fondation des Treilles créée par Anne Schlumberger.

En 2008 il met en scène LA MORT DE TINTAGILES de Maeterlinck au Centre Wallonie-Bruxelles. Il crée ensuite ORPHELINS de Rainer-Maria Rilke à la Cartoucherie de Vincennes (Théâtre du Chaudron, 2010), LA FÊTE ÉTRANGE d'après Alain-Fournier pour le centenaire du Grand Meaulnes (Rochefort, La Coupe d'Or, 2013), PELLÉAS ET MÉLISANDE de Claude Debussy (Paris, Réfectoire du Lycée Saint-Louis, 2014), JULIUS CÉSAR JONES de Malcolm Williamson (Opéra de Vichy, 2014), CORRESPONDANCES, cycle de textes & musiques autour de Tris-tan et Isolde de Richard Wagner (CDDB-Théâtre de Lorient, 2015), CORDELIA-REQUIESCAT d'après William Shakespeare (Paris, Théâtre de Belleville, 2016), ressuscite L'ÎLE DU RÊVE de Reynaldo Hahn avec le chef Julien Masmondet (Athénée Théâtre Louis-Jouvet, Paris, 2016), crée L'ENFANT ET LES SORTILÈGES de Maurice Ravel en y associant 120 enfants qui découvrent ainsi l'opéra (Rochefort, La Coupe d'Or, 2018).

En 2018 il dirige l'acteur de cinéma nommé aux Césars Paul Hamy dans LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE de Laurent Gaudé et reconstitue LA CHUTE DE LA MAISON USHER de Claude Debussy pour les célébrations nationales de son centenaire.



Millais, OPHELIA, Tate Britain



## EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE IMAGINÉE PAR STEVEN BERKOFF

Lettre d'Hamlet à Ophélie (2<sup>ème</sup> partie)

Ophélie, mon âme, mon cœur est engorgé.  
Comme les nuages lourds de pluie  
Ont du mal à s'immiscer dans la terre nourricière  
Et porter la semence jusqu'à la floraison,  
Mon fardeau déversée sur ta vallée parfumée  
Irriguerait et fortifierait mon amour pour toi.  
Ophélie, je rêve, je dois l'avouer  
De verser le vin de l'amour en ton calice.  
Ma corne croît, telle une branche, non désirée,  
À moins qu'elle ne serve à nous unir en une félicité  
Et ainsi ne battra que pour toi, ne soupirera que pour toi, n'aspirera qu'à  
toi.  
Ta précieuse fente, tes douces collines, tes lèvres rouge-sang,  
Sont comme un oisillon affamé dans son nid,  
Ouvrant son bec, l'étirant pour les besoins de la nature,  
Que mon ver épais, rampant sur ta terre frémissante  
Satisferait et comblerait,  
En pénétrant mon Ophélie,  
M'enfonçant, poignardant, m'entrelaçant, m'accouplant à toi.  
Mes cris de forgeron attendriront le minerai rebelle  
Ce coulis merveilleux avec lequel Dieu crée,  
Est telle la sève de l'arbre  
Allant inexorablement vers les cimes, pour nourrir chaque feuille.  
À présent ma sève monte vers la crête,  
Et comme la lave en fusion fuse  
par ses artères ardentes de la terre frémissante,  
Ma lave cherche à jaillir hors de son rocher  
Et que ta tendre rivière en accueille l'embrasement.  
Hamlet emplit ton calice du ravissement d'Hamlet.

Hamlet

Lettre d'Hamlet à Ophélie (4<sup>ème</sup> partie)

Mon tendre chéri si doux, doux, doux,  
Il faut que tu me révèles ce secret, confie le moi,  
puisqu'il t'accable de si lourdes chaînes qu'on ne voit que chez les forçats  
Fais moi confiance pour te libérer de ton joug.  
Ne désespère pas, mon amour, car je coule  
En même temps que toi, étant étroitement liée de nœuds d'amour qui sont plus  
résistant que l'acier le plus robuste,  
Et quand tu plonges, je tombe aussi,  
Et quand tu te relèves, mon esprit s'élève aussi plein de joie exubérante et  
tellement, tellement léger,  
Prêt à monter au-delà des montagnes  
Jusqu'à la lune, les étoiles et plus encore...  
Mais là, je suis sur cette terre, souffrant de ton absence,  
s'il te plaît, viens et occupe toi de mon jardin, s'il te plaît, mon  
seigneur  
Et désherbe moi de ces laides pensées qui me perturbent

Ophélie





Réponse d'Hamlet à Ophélie (4<sup>ème</sup> partie)

Ô Ophélie, ma tendre et douce colombe,  
Tu es la terre fertile que je me dois de cultiver et élever chaque pousse  
qui sortira de ton terreau chaud et accueillant.  
Oui, tu es un jardin dont je dois m'occuper car moi aussi je crains les  
herbes empoisonnées qui veulent aspirer ta jeunesse et te faire succomber.  
Non, fais-moi confiance, ma fleur si rare et si belle, je vais les couper et  
les arracher de leur terre !  
Aucune limace méchante et dégoûtante ne grandira près de toi,  
les orties ne se mêleront pas à ton herbe accueillante, aucun serpent,  
près à mordre avec son venin détestable et agressif, ne se tiendra à l'ombre  
de tes branches.  
Il y a un serpent, ma chérie, dans notre prairie,  
dans ce verger où nous nous sommes souvent promenés  
Comme des enfants, émerveillés par les papillons et par toutes les autres  
merveilles du monde.  
Ce serpent attend, caché avec sa langue fourchue,  
prêt à planter à nouveau ses crochets haineux et cupides dans notre chair  
innocente et confiante,  
mais cette fois-ci, ne crains rien, je serai prêt à couper la tête  
malfaisante de ce monstre.  
Il y a une pièce ce soir qui sera jouée devant cette chose dont je te parle,  
notre roi sage et autoproclamé.  
S'il-te-plaît, viens ma tendre, tout sera clair, le secret sera enfin  
dévoilé à tous,  
Bien sûr, tels les acteurs chevronnés que nous sommes, nous devons cacher  
Nos cœurs battants derrière notre masque souriant  
afin que personne ne découvre notre imposture secrète.  
À tout à l'heure, mon petit cœur, je souffre de ne pouvoir te tenir, petite  
colombe toute douce.

Hamlet.



> INTERFÉRENCES LITTÉRAIRES ET RÉÉCRITURES

Arthur Rimbaud | OPHÉLIE | 1870

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles  
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,  
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...  
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie  
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir,  
Voici plus de mille ans que sa douce folie  
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle  
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;  
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,  
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;  
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,  
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :  
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II

O pâle Ophélie ! belle comme la neige !  
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !  
C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège  
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,  
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;  
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature  
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,  
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;  
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,  
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !  
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :  
Tes grandes visions étranglaient ta parole  
- Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

III

- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles  
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis ;  
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,  
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.



J'ai toujours pensé que ça avait été une erreur de vous appeler Hamlet. Je veux dire, ce n'est pas un prénom pour un garçon ! C'était une idée de votre père. Rien ne lui convenait, il fallait que vous portiez son nom. C'était d'un égoïsme. Les autres enfants de l'école se moquaient de vous sans cesse. Les sobriquets qu'ils vous donnaient ! Et c'est mauvaises plaisanteries sur les œufs et les « omelettes ».

Je voulais vous appeler George.

Je ne suis pas en train de me tordre les mains de désespoir. Je fais sécher le vernis sur mes ongles.

Chéri, s'il vous plaît, arrêtez de tripoter mon miroir. Vous en avez déjà brisé trois.

Oui, j'ai déjà vu ces images, je vous remercie.

Je sais que votre père était plus séduisant que Claudius. Le front haut, le nez aquilin et tout le reste, il était magnifique dans son uniforme. Mais être élégant, ce n'est pas tout, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme, loin de moi l'idée de mal parler d'un mort, mais il me semble qu'il est temps que je vous signale que votre père n'était pas très drôle. Noble, cela est sûr. Mais Claudius, comment dire, il aime boire un verre de temps en temps. Il apprécie un repas digne de ce nom. Il sait rire, vous voyez ce que je veux dire ? Vous n'avez pas à toujours marcher sur la pointe des pieds autour de lui au nom de je ne sais quel principe.

Pendant que j'y pense, mon cher, je souhaiterais que vous cessiez d'appeler votre beau-père le « bouffi du roi ». Il a effectivement un léger surpoids et en souffre assez.

La fétide odeur de lit de quoi ? Mon lit n'est sûrement pas stupre, quoi que cela veuille dire. Cela ne vous regarde pas, mais pour votre information, je change ces draps deux fois par semaine, et cela intervient plus régulièrement que vous ne le faites, si j'en juge l'état du taudis crasseux qui vous sert de chambre à Wittenberg. Je ne vous rendrai sûrement plus jamais visite sans vous en avoir averti préalablement : je vois bien l'état de votre linge sale lorsque vous le ramenez à la maison, pas assez souvent d'ailleurs. Seulement quand vous n'avez plus de chaussettes propres.

Et laissez moi vous dire que tout le monde transpire dans de tels moments, comme vous le découvrirez si vous vous y essayiez. Une vraie petite amie vous ferait beaucoup de bien. Pas comme cette petite pimbêche blafarde, c'est quoi son nom encore, attifée comme une sainte nitouche. Si vous voulez mon avis, il y a quelque chose d'anormal avec cette petite. Elle est borderline. La plus petite émotion pourrait la faire dérailler.

Allez vous trouver quelqu'un de plus terre à terre. Faites des galipettes dans le foin. Ensuite vous pourrez me parler de souillure.

Non, mon cher, je ne suis pas en colère contre vous. Je dois avouer que vous pouvez parfois être terriblement prude. Juste comme votre père. La Chair, comme il disait. Vous auriez cru que c'était honteux. On peut excuser cela chez les jeunes gens, ils sont tellement intolérants, mais quelqu'un de son âge. Cela devenait plutôt difficile à vivre et c'est le moins que l'on puisse dire.

Parfois, je me dis qu'il aurait mieux fallu pour tous les deux que vous n'ayez pas été fils unique. Vous réalisez qui vous pouvez remercier. Vous n'avez pas idée de ce que j'ai dû endurer. A chaque fois que je me sentais un peu, vous voyez, d'humeur câline, c'était comme si je voulais commettre un meurtre.

Quoi ? Vous pensez quoi ? Que Claudius a tué votre père ? Je comprends mieux pourquoi vous avez été aussi impoli avec lui à table pendant le dîner.

Si je l'avais su, j'aurais pu vous détromper en un rien de temps.

Ce n'était pas Claudius, mon cher.

C'était moi.



Bertold Brecht | LA FILLE NOYÉE | VOM ERTRUNKENEN MÄDCHEN | 1919 |  
Traduction de Guillevic

Après s'être noyée, comme elle descendait,  
En allant des ruisseaux dans les grandes rivières,  
Alors l'azur du ciel apparut très étrange  
Comme s'il lui fallait apaiser le cadavre.

Sur elle s'accrochaient les algues, les fucus,  
Si bien que lentement elle devint plus lourde.  
Les poissons passaient froids sur sa jambe. Les plantes  
Et les bêtes gênaient son tout dernier voyage.

Le ciel était le soir comme fait de fumée  
Et tenait la lumière en suspension, la nuit,  
Grâce aux étoiles, mais très tôt il était clair,  
Afin qu'elle ait encor du matin et du soir.

Lorsque dans l'eau son corps fut tout à fait pourri,  
Il arriva que Dieu peu à peu l'oublia :  
Son visage, ses mains, pour finir ses cheveux.  
Lors elle fut charogne entre tant de charognes.



© Tom Hunter



Je suis Ophélie. Que la rivière n'a pas gardée. La femme à la corde La femme aux veines ouvertes La femme à l'overdose SUR LES LÈVRES DE LA NEIGE La femme à la tête dans la cuisinière à gaz. Hier j'ai cessé de me tuer. Je suis seule avec mes seins mes cuisses mon ventre. Je démolis les instruments de ma captivité la chaise la table le lit. Je ravage le champ de bataille qui fut mon foyer. J'ouvre grand les portes, que le vent puisse pénétrer et le cri du monde. Je casse la fenêtre. De mes mains sanglantes je déchire les photographies des hommes que j'ai aimés et qui ont usé de moi sur le lit sur la table sur le sol. Je mets le feu à ma prison. Je jette mes vêtements au feu. Je déterre de ma poitrine l'horloge qui fut mon cœur. Je vais dans la rue, vêtue de mon sang.

Koltès | LE JOUR DES MEURTRES DANS L'HISTOIRE D'HAMLET, III, 3 | 1974

OPHÉLIE. - Cher seigneur, après tant de jours, comment allez-vous ?  
HAMLET. - Oh merci humblement. Bien, bien, bien.  
OPHÉLIE. - J'ai de vous des souvenirs que, depuis longtemps, je voulais vous rendre.  
HAMLET. - De moi ? Je ne vous ai rien donné.  
OPHÉLIE. - Si, cher seigneur ; et vous le savez bien. Reprenez tout. Les plus riches présent perdent de leur valeur quand celui les donnait se montre cruel.  
HAMLET. - Ha, ha !  
OPHÉLIE. - Hamlet, adieu.  
HAMLET. - Attendez.  
Êtes-vous vertueuse ?  
OPHÉLIE. - Monseigneur ?  
HAMLET. - Êtes-vous belle ?  
OPHÉLIE. - Que voulez-vous dire ?  
HAMLET. - Que si vous êtes à la fois vertueuse et belle, il faut vous méfier.  
OPHÉLIE. - Les deux choses ne vont-elles pas ensemble ?  
HAMLET. - Oh non, certainement non. La beauté aura fait de la vertu une maquerelle bien avant que la vertu n'ait eu le temps de dire un mot. Vous, je vous ai vraiment aimée.  
OPHÉLIE. - Du moins, vous me l'avez fait croire.  
HAMLET. - Vous n'auriez pas dû me croire. Je ne vous aimais pas.  
OPHÉLIE. - Je fus d'autant plus trompée.  
HAMLET. - Au bordel ! Au couvent ! Va, va, va ! Pourquoi ferais-tu des enfants ? Regarde-moi : je pourrais m'accuser de choses telles qu'il vaudrait mieux que ma mère ne m'ait pas fait. Les êtres comme moi, rampant entre ciel et terre, à quoi bon ? Tous, tous, ne te fie à aucun de nous. Au couvent, va, va, va ! Si toi, tu te maries, je te dis ceci, et ce sera ta dot : même chaste, même pure, même comme de la glace, tu n'échapperas pas à la calomnie. Allons, va au couvent, et adieu.  
Mais si tu tiens quand même à te marier, épouse un imbécile, car les autres savent bien ce que vous faites d'eux. Allons, au couvent, dépêche-toi.  
Adieu.  
Vous croyez peut-être que je n'ai pas vu tous ces barbouillages sur votre figure ? Ainsi vous avez un visage, et vous vous en faites un autre. Vous vous trémoussez, vous trottinez, vous zézayez ; vous donnez des surnoms à ce que Dieu a créé ; vous êtes impudique sous une feinte candeur.  
Tout cela m'a rendu fou. Mais pour moi, c'est fini.  
Qu'il n'y ait plus de mariage, voilà ce que je dis. Ceux qui ne sont pas mariés, qu'ils restent comme ils sont, qu'ils ne changent surtout pas. Pour les autres, tant pis, ils n'ont qu'à continuer à vivre.  
Sauf un.



Cher époux, cher objet de tendresse et d'horreurs,  
Que l'amour, dans tes bras, avait pour moi de charmes !  
Que l'amour, loin de toi, me fait verser de larmes !  
Tantôt je crois te voir, de mirthe couronné,  
Heureux et satisfait, à mes pieds prosterné ;  
Tantôt, dans les déserts, farouche et solitaire,  
Le front couvert de cendre, et le corps sous la haire,  
Desséché dans ta fleur, pâle et défiguré,  
À l'ombre des autels, dans le cloître ignoré ;  
C'est donc là qu'Abailard, que sa fidèle épouse,  
Quand la religion, de leur bonheur jalouse,  
Brise les nœuds chéris dont ils étaient liés,  
Vont vivre indifférents, l'un par l'autre oubliés ;  
C'est là que, détestant et pleurant leur victoire,  
Ils fouleront aux pieds et l'amour et la gloire.  
Ah, plutôt écris-moi : formons d'autres liens,  
Partage mes regrets... je gémirai des tiens,  
L'écho répètera nos plaintes mutuelles ;  
L'écho suit les amants malheureux et fidèles.  
Le sort, nos ennemis, ne peuvent nous ravir  
Le plaisir douloureux de pleurer, de gémir.  
Nos larmes sont à nous... nous pouvons les répandre :  
Mais Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul doit y prétendre.  
Cruel ! Je t'ai perdu, je perds tout avec toi.  
Tout m'arrache des pleurs... tu ne vis plus pour moi.  
C'est pour toi... pour toi seul que couleront mes larmes,  
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes ?  
Écris-moi, je le veux : ce commerce enchanteur,  
Aimable épanchement de l'esprit et du cœur,  
Cet art de converser, sans se voir, sans s'entendre,  
Ce muet entretien, si charmant et si tendre,  
L'art d'écrire, Abailard, fut sans doute inventé  
Par l'amante captive et l'amant agité ;  
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente,  
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante.  
Son cœur s'y développe ; elle peut, sans rougir,  
Y mettre tout le feu d'un amoureux désir.  
Hélas ! Notre union fut légitime et pure ;  
On nous en fit un crime, et le ciel en murmure.  
À ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,  
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,  
Tes yeux brillaient alors d'une douce lumière ;  
Mon âme, dans ton sein, se perdit toute entière.  
Je te croyais un dieu, je te vis sans effroi.  
Je cherchais une erreur, qui me trompa pour toi.  
Ah ! Qu'il t'en coûtait peu pour charmer Héloïse !  
Tu parlais... à ta voix tu me voyais soumise.  
Tu me peignais l'amour bienfaisant, enchanteur...  
La persuasion se glissait dans mon cœur :  
Hélas ! Elle y coulait de ta bouche éloquente,  
Tes lèvres la portaient sur celles d'une amante.  
Je t'aimai... je connus, je suivis le plaisir ;  
Je n'eus plus de mon dieu qu'un faible souvenir.  
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse ;  
J'adorais Abailard, et dans ma douce ivresse,  
Le reste de la terre était perdu pour moi :  
Mon univers, mon dieu, je trouvais tout dans toi.  
Tu le sais ; quand ton âme, à la mienne enchaînée,  
Me pressait de serrer les nœuds de l'hyménée,  
Je t'ai dit, cher amant, hélas, qu'exiges-tu ?  
L'amour n'est point un crime, il est une vertu.



> TROIS SONNETS DE SHAKESPEARE

SONNET 147

Mon amour est une fièvre, toujours ardente  
À rechercher ce qui nourrit la malade,  
Dévorant ce qui peut entretenir le mal  
Pour plaire à l'appétit capricieux d'un malade.  
Ma raison, médecin de mon amour, outrée  
Que ses prescriptions ne soient pas respectées,  
M'a quitté ; maintenant, sans espoir, je le vois,  
Ce désir est ma mort, refusant tout remède.  
Incurable je suis, car raison de mon mal  
N'a cure ; fol à lier et toujours sans repos ;  
Mes pensées, mes propos, comme ceux des déments,  
Sont lancés au hasard, loin de la vérité ;  
Car je t'ai crue claire et belle, et l'ai juré, toi,  
Noire comme l'enfer, noire comme la nuit.

SONNET 71

Ne pleurez pas sur moi lorsque je serai mort  
Plus longtemps que l'écho triste et morne du glas  
Annonçant que j'ai fui loin de ce monde vil  
Pour gagner le séjour de vers plus vils encore.  
Oui, en lisant ces mots, ne vous souvenez même  
De la main qui les traça : je vous aime tant  
Qu'en vos chères pensées je veux être oublié  
Si lors penser à moi était pour vous souffrance.  
Ah ! dis-je, si vous venez à lire ce poème  
Quand je serai peut-être à l'argile mêlé,  
Gardez-vous même d'évoquer mon pauvre nom  
Et laissez votre amour périr avec ma vie,  
De peur qu'un monde sage, sachant qui vous pleurez,  
Après ma mort, ne vous raille de m'avoir aimé.

